**MOEURS ET COUTUMES FRANÇAISES**

 **(LA LETTRE XXIV)**

En 1721, Montesquieu, comme un auteur anonyme, fait paraître *Les Lettres persanes* à Amsterdam en adoptant une double mode: celle de l’Orient et celle du roman par lettres. Il reste sous l’influence de Marana, écrivain italien qui avait publié en 1684 *L’Espion turc* dans lequel il reflétait l’étonnement d’un musulman sur les pratiques chrétiennes. La deuxième source d’inspiration de Montesquieu est *Les Amusements sérieux et comiques d’un Siamois* de Dufresny. Dans *Les lettres persanes*, l’auteur nous montre deux persans, Rica et Usbeck qui visitent la France et qui écrivent à leurs amis restés en Perse leurs impressions sur les institutions occidentales en les comparant avec celles de leur pays. Cet ouvrage qui contient 161 lettres est une satire spirituelle des moeurs pendant la Régence. L’İdée de faire parler librement ces deux étrangers sur les moeurs et sur le gouvernement est réalisée dans le but de déguiser ainsi la satire. Montesquieu utilise le genre de lettre pour pouvoir passer facilement d’un sujet à l’autre et pour instaurer un regard pluriel car l’échange des lettres multiplie les points de vue et relativise les jugements émis par les personnages.

 Nous pouvons diviser en trois parties le texte que nous allons étudier. Dans la première partie, Montesquieu fait la satire légère des moeurs et habitudes parisiennes. Dans sa lettre à Ibben qui séjourne à Smyrne, Rica attire l’attention au mouvement continuel à Paris, à la grandeur de la capitale, une ville bâtie en l’air par ses hautes maisons les unes sur les autres. Selon lui, ces bâtiments sont construits pour l’habitation des astrologues. La ville est si peuplée que quand tout le monde descend dans la rue, on apparait un obstacle au passage, à la circulation, causé par l’accumulation de plusieurs habitants ou objets. Les Français sont des êtres qui savent profiter de leur organisme comme s’ils volent, ils sont souvent dans un mouvement perpétuel. Rica se rappelle tout de suite les voitures lentes d’Asie, le pas réglé des chameaux. Pendant la circulation, tout son corps, des pieds jusqu’à la tête, est couvert d’un liquide salissant. Incapable de maîtriser sa colère devant une telle scène, il comprend qu’il n’est pas un être conforme à ce mode de vie.

 Dans la deuxième partie du texte, l’auteur fait une satire plus hardie du système politique, c’est-à-dire, de la monarchie française. Il montre le roi de France comme le plus puissant prince de l’Europe, bien qu’il ne soit pas capable de posséder des mines d’or comme le roi d’Espagne ayant des colonies en Amérique, surtout au Pérou. La source de la richesse du roi de France vient de la conception d’honneur de ses sujets car l’honneur étant le ressort de la monarchie est une source plus inépuisable que les mines. Le roi de France crée des charges inutiles qui se vendent bien. Pour alimenter le trésor de l’Etat, il permet de conférer des privilèges et la noblesse. Et grâces à ces titres d’honneur à vendre, l’Etat trouve le moyen de payer ses troupes, de fortifier ses places et d’équiper l’ensemble de ses forces navales. Par le moyen des édits, le roi a le droit de fixer arbitrairement la valeur de la monnaie. L’émission du papier-monnaie en 1701 est un sujet de discussion pour Rica. Il considère le roi de France comme magicien car il est capable de guérir des écrouelles par simple attouchement.

 Dans la troisième partie du texte, par l’intermédiaire de Rica, l’auteur fait une satire plus sév

ère de la religion, du Pape. Selon Rica, un autre magicien qui s’appelle le Pape est plus puissant que les autres rois. Il fait croire que trois ne font qu’un, que le pain qu’on mange n’est pas du pain, ou que le vin qu’on boit n’est pas du vin. Par la bulle **Unigenitus**, il condamne le jansénisme. Il défend aux femmes de lire le livre sacré. Les femmes, indignées de l’outrage fait à leur sexe, expriment leur mécontentement contre cette **Constitution**. En faisant une comparaison avec les moeurs de son pays, Rica se sent obligé de poser cette question: Puisque les femmes, considérées comme une création inférieure à la nôtre par les prophètes, n’entreront point dans le Paradis, pourquoi s’efforcent-elles de lire le livre sacré qui est fait pour apprendre le chemin du Paradis?

 Cette couleur orientale, très à la mode en France depuis les récits de voyage de Tavernier et de Chardin, sert surtout à faire des critiques contre la société du temps. A la manière de La Bruyère, Montesquieu brosse une série de portraits spirituels. Il ne respecte ni le roi ni le Pape, il essaie de sublimer seulement la raison humaine opposée aux préjugés, aux abus, à la théologie et à la mystique. Dans cet ouvrage, Montesquieu est à la fois bel esprit, moraliste et penseur. *Les Lettres persanes*, comme le disent les critiques, “c’est l’oeuvre d’un caricaturiste qui sait allier l’exagération comique, la finesse et la concision.”